

La Coopération des idées

ORGANE MENSUEL DE LA RÉACTION DU BON SENS,
SEUL VRAIMENT INDÉPENDANT DES COTERIES,
DES PARTIS, DES POUVOIRS, DE L'ARGENT,
ET MÊME DES LECTEURS ET ABONNÉS.

RÉDIGÉE PAR GEORGES DEHERME

SOMMAIRE :

CAPITALISME ET SOCIOCRATIE : I. LE PROFIT, FERMENT
D'ANARCHIE ; II. PARENTHÈSE : APOLOGIE DES MAR-
CHANDS DE CANONS ; III. L'UTILE, ÉLÉMENT DE SOCIO-
CRATIE.

NOTES, DOCUMENTS ET COMMENTAIRES : ROOSEVEL-
TISME BELGE ; HITLER OU STALINE ?



29 bls, RUE DE MONTEVIDEO
PARIS (xvi^e)

ABONNEMENTS GRATUITS

Le service régulier de *la Coopération des idées* sera fait GRATUITEMENT à qui communiquera son adresse à M. G. DEHERME, 29^{bis}, rue de Montevideo, Paris (XVI^e).

REPRODUCTION AUTORISÉE SANS CONDITION

Le régime matérialiste et corrompeur du profitariat intellectuel et de la prétendue « propriété littéraire » a généralisé la simonie et provoqué une pernicieuse et honteuse prostitution de l'esprit.

Cet asservissement de l'intelligence à l'Argent et au Nombre est le principal obstacle à la liberté spirituelle, à la régénération des opinions et des mœurs qui seules peuvent sauver encore la civilisation occidentale.

Rompant donc avec des errements mortels, *nous autorisons, nous sollicitons même la REPRODUCTION, partielle ou totale, littérale ou interprétative*, de tout ce qui est publié dans ces cahiers. ET SANS CONDITION D'AUCUNE SORTE, fût-ce d'indication de source.

Tous les N^{os} précédant celui-ci sont épuisés.

LA COOPÉRATION DES IDÉES

RÉDIGÉE PAR GEORGES DEHERME.

CAPITALISME ET SOCIOCRATIE

LE PROFIT, FERMENT D'ANARCHIE

Libéral, dirigé ou d'État, le capitalisme n'a jamais que ce moyen et cette fin fallacieuse : le profit. Or, comme toutes les fictions, celle-ci n'a pas de frontières. C'est ainsi que, en exaspérant l'individualisme, le profit renverse toutes les digues légales.

Le profit en viendra donc, nécessairement, à tourner contre l'intérêt public, contre l'utile, non seulement la production même, mais les plus merveilleuses découvertes de la technique et des applications de laboratoires. Parallèlement, il nous incite à dissocier les institutions organiques pour leur substituer des innovations provisoires à sa convenance. Il paralyse, il consume le social. Ferment d'anarchie, il s'amalgame avec la désastreuse démocratie pour se faire l'appât principal de la démagogie, l'aliment du parasitisme, de la corruption et de la prodiction.

Le profit, par d'innombrables artifices, s'oppose au point de vue de l'ensemble de toute positivité. Il est donc l'ennemi de la patrie comme il est celui de l'ordre. Il l'est d'abord de la famille qu'il ramène à son animalité primitive. Le Code civil sanctionne cette rétrogradation

en prescrivant la seule transmission de l'argent magique, et non du sang, du foyer, de l'honneur, de l'œuvre utile. De là proviennent notre dénatalité, notre dissociation, l'exubérance morbide de nos avides, parasitiques, anarchiques classes moyennes et le dépérissement de cette cellule sociale que devenait peu à peu la famille coutumière. Et la hantise du lucre, principal lien, n'attend pas la mort des parents pour passer aux enfants quand il y en a.

Cependant que le capitalisme, aggravé singulièrement par le parlementarisme et la démocratie, achève son œuvre de dissolution en France, Mussolini et Hitler réagissent en encourageant la natalité, en développant l'agriculture nourricière et en restaurant la famille comme cellule sociale par une sage modification de l'antisocial régime successoral institué par le Code civil.

On s'explique assez la haine des bolchéviks pour ce syndicat de profiteurs qu'est devenue la famille bourgeoise. Elle n'est peut-être que l'expression d'un sentiment social mal guidé. D'ailleurs nos démagogues, qui cherchent âprement l'argent où il est, sauront bien y pourvoir. Et bientôt.

Tout légisme est antinomique à la tradition féconde, puisqu'il est effectivement destructeur des coutumes, des institutions qu'elles élaborent, de toute socialité.

Les textes ont remplacé les mœurs comme, par ailleurs, les pactes prétendent se substituer à la volonté de vivre des nations saines.

Six siècles avant notre ère, Lao-tze disait déjà : « Plus les lois sont nombreuses, plus grande est la misère du peuple ; plus augmentent les sources du gain, plus la

corruption s'accroît. Plus les arts et l'habileté pratique se perfectionnent, plus souvent on fabrique des objets étranges et inutiles ; mieux les lois sont élaborées, plus fréquents sont les délits. »

L'usure ne prospérant bien que dans le désordre, il est naturel que le capitaliste ait plutôt tendance à favoriser la confusion des idées et des actes. Et le trouble dans la Cité.

Bénéfices capitalistes ! Il faut dire mieux : maléfices.

L'honneur et l'indépendance des nations ne se perdent pas seulement dans les défaites militaires décisives et méritées. Il y a aussi le capitalisme cosmopolite, plus insidieux, mais qui agit plus effectivement par la corruption et la trahison. La guerre des monnaies, par exemple, n'est pas moins dévastatrice et meurtrière que l'autre. Or, elle se réduit à ceci peut-être : l'Angleterre et les États-Unis se disputant l'hégémonie financière, c'est-à-dire la faculté d'asservir politiquement et économiquement le monde à leurs desseins de prédateurs. Malheureusement, dans cette bagarre terrible, les peuples qui ont encore la dignité de se refuser à l'esclavage n'ont plus que ce moyen de misère : l'autarchie.

Si les Français avaient conscience de ce que leur réserve la sujétion financière, ils auraient moins peur de Hitler, de Staline et de la guerre.

La bourgeoisie est responsable de la guerre de classe. Elle a toujours voulu se persuader que le bien social est ce qui est favorable à ses préjugés, à une domination injustifiée et à ses intérêts de caste. Conséquemment, elle a en exécution le positif qui conditionne l'ordre organique. Le prolétariat d'ailleurs, en s'embourgeoi-

sant, — avec l'excuse de son ignorance toutefois — ne répugne pas moins à la positivité. Et, de même, nos jeunes planificateurs, pacifistes et mystiques, dont il semble que les dents ne poussent si bien qu'au détriment de la substance grise.

La bourgeoisie, surtout la petite, n'est plus une classe, un état ayant une fonction organique, c'est un parasitisme, une tumeur phagédénique qui, peu à peu, a gagné le prolétariat. Et voilà toute la trame tragique du drame social que nous vivons.

Je sais. Ils invoquent l'ordre quand leurs avantages sont menacés. Mais, intelligents, peuvent-ils être sincères ?...

Indubitablement, la formidable armée de l'émeute l'emportera sur les momies tremblantes de la conservation du coffre-fort. Et d'autant plus qu'elle ne laisse pas de s'animer, entre tant d'aberrations, de trois ou quatre principes dynamiques auxquels persistera à s'opposer, avec une obstination diabolique, le troupeau en débandade des bien-non-pensants gantés.

Le capitalisme est à l'économique ce que la démocratie est à la politique. Ils ont surgi et se sont propagés ensemble, l'un par l'autre, ils sont issus des mêmes nuées épaisses de l'individualisme égocentrique, du légisme paralysant et de la métaphysique révolutionnaire. Ils sont indissolublement liés et ne peuvent se maintenir que par une exorbitante et destructive légifération.

Mirage décevant de l'égocentrisme, le profit est l'un des plus actifs facteurs d'antagonismes, d'iniquités, de haines, d'anarchie en un mot, qu'il y ait. Quand ceux qui en sont le plus directement les victimes s'y résignent,

volontairement ou non, c'est cela que politicards et conservateurs estiment être l'ordre, c'est cela qu'ils visent uniquement.

Par le démocratisme qu'amplifie toujours plus un démagogisme profitarien effréné, comme par un ploutocratie qu'hypertrophient cartels, holdings et trusts internationaux, le capitalisme nous bolchévisse rapidement. Un théoricien du corporatisme fasciste, M. Fanelli, l'éminent directeur de *Il Secolo fascista*, l'a bien vu : « Le collectivisme est l'ultime expression du capitalisme ; c'en est un phénomène dégénéré, critique et final. »

Dans leur livre *Quand Israël n'est plus roi*, Jérôme et Jean Tharaud ont écrit : « En uniformisant les conditions de la vie ouvrière, le capitalisme bourgeois a fait du travailleur allemand un être sans instinct, sans pensée personnelle, dénationalisé, dénaturé pour ainsi dire, bref un prolétaire, un esclave. Et le capitalisme d'État n'est qu'une entreprise de même sorte, mais à une autre échelle, où ce n'est plus seulement l'ouvrier mais toutes les classes et toutes les nations qui seront réduites à l'esclavage, pour réaliser finalement cet idéal de l'unité [matérielle], vers lequel tend l'esprit juif [révolutionnaire] par une inclination invincible. »

Le capitalisme d'État, le capitalisme collectiviste est tout de même du capitalisme, encore qu'aggravé.

Concédonsons que le capitalisme se justifie tant que le profit sut et put se canaliser et surtout tant que, pour suppléer l'esclavage et le servage, il fut expédient d'astreindre, d'accoutumer l'homme au pénible travail de longue durée et d'aiguillonner la production, la technique. Mais, aujourd'hui, une « surproduction », paradoxalement calamiteuse, nous révèle qu'il n'en est plus de même.

Surproduction, chômage ? — Entendons déséquilibre. En vérité, il y a sous-production du nécessaire. Un prolétaire, Fabien Magnin, l'a dit : Jamais le travail utile ne manquera. Or, le principal facteur de déséquilibre, c'est le profit, ennemi de l'utile. Le taylorisme à l'américaine en est la sinistre illustration. De même, avec la monoculture industrialisée dans la production agricole. Spécialisation excessive, fabrication en série, camelote, récolte d'aliments médiocres ou malsains. Partout la qualité (utile) sacrifiée à la quantité (profit). Perversion du goût et du sens moral. Standardisme. Gréganisme. Bestialité.

Un accroissement de production devrait être normalement freiné par une baisse correspondante des prix ou compensé par une augmentation de consommation. Comme on sait qu'il n'en est rien, c'est donc que le jeu est faussé. Et il faut bien reconnaître que c'est par le profit.

Ce qui condamne irrémissiblement le capitalisme dirigé ou non, c'est que, dans ce système arbitraire et fallacieux, toute baisse des prix, c'est-à-dire tout perfectionnement technique, peut être considéré comme une calamité qu'on tente de conjurer par de monstrueuses destructions de produits et de machines ou le ralentissement systématisé de la production. D'où paupérisme et chômage voulus par les manieurs d'argent qui ont pour complices la cupidité générale.

Les évangélistes de l'erreur que sont les économistes nous rabâchent que le capital se forme par le travail et l'épargne, alors que le capitalisme dévore celle-ci et retourne celui-là contre ses fins d'utilité pour assurer la domination inhumaine de l'argent.

En fait, le capitalisme d'épargne n'existe plus. Tirelire et bas de laine sont remplacés par le gogoïsme et les bas de soie. Et l'État abuse de son prestige de thaumaturge pour rivaliser avec les filous de la haute et basse Banque. De toutes façons, l'épargnant maniaque est dévalisé : si ce n'est par le fisc spoliateur, — par les émissions d'emprunts et les « réformes » monétaires.

On n'évite plus la ruine totale ou on ne s'enrichit plus que par la faillite. La finance est devenue la science ou l'art des faillites lucratives. Sous ce rapport, les administrateurs de sociétés, fastueusement chargés de reliques, sont véritablement des as. Et nos ministres des finances. Car l'État, comme il se doit, donne l'exemple. Un publiciste roumain, M. Silvio Marino, en conclut : « Nous avons fait du bolchévisme sur toute la ligne sous les auspices des gouvernements bourgeois. » Les dieux rendent idiots ceux qu'ils veulent perdre.

Les réformateurs devraient reconnaître enfin qu'aucune réfection politique n'est possible avec la prépondérance des financiers soutenue par les parlementaires. Le profit est principe de toute corruption.

Le capitalisme croulant de toutes parts, ses rénovateurs pullulent. Ils font songer à cette princesse Palatine au franc parler qui désirait que chacun se fit « son petit religion à soi ».

Quoi que l'avidité de profit, sinon la démagogie de droite, persuade aux classes moyennes, théoriquement le libéralisme économique est le vrai ; mais d'une vérité partielle comme tout autre notion spéciale, ne se suffisant pas à elle-même. C'est ainsi que le capitalisme, dont le libre-échange atténuerait le venin, aboutit à la démoploutocratie et, par là, au mortel étatisme.

La spéculation, qui ruine les uns, mais enrichit prodigieusement les autres, à tout le moins en espérance, est inhérente au capitalisme, même d'État, surtout d'État. La pestilence parlementaire, la lâcheté civique, les abandons, toutes les prodicions dont meurt la France en proviennent. Le capitalisme est antinational, anti-social.

La démocratie a une pernicieuse propension à exacerber les instincts destructeurs du capitalisme chez le plus grand nombre. Cela débute par la Caisse d'épargne, se poursuit par les revendications de « droits » légaux et s'achève par le songe malsain d'un impossible « partage ». Et cette action pernicieuse n'atteint pas seulement les choses, mais les plus essentielles, les plus hautes valeurs morales.

Les cent milliards de la Caisse des dépôts, des Assurances sociales, les trois cents milliards de la Dette (six cents milliards aux États-Unis) attestent que le capital ne se forme plus par le travail et l'épargne, mais par la rapine des banquiers, des escrocs, des parlementaires staviskeyens, la spoliation du Fisc et la tyrannie de l'État.

Quelque obstiné maniaque essaye-t-il de se constituer un pécule, le capitalisme s'empresse de l'aiguiller vers la toile d'araignée de la spéculation pour le mieux dépouiller. Et ce n'est pas un mal s'il en doit résulter la guérison de la misérable laderie inhérente à la petite épargne.

Plus le travail produit, plus les parasites prolifèrent. C'est ce que M. C.-J. Gignoux appelle « la prédominance du financier sur le producteur ».

C'est « la démence de l'or », comme dit, ne croyant pas

si bien dire, sir Henry Deterding, qui a exacerbé l'avidité insatiable de profit, principale cause de l'anarchie exhaustive. Enregistrons donc joyeusement les signes avant-coureurs de la déchéance de l'or et de ses substituts papiers. La voie de salut passe par là.

Un homme qui fut condamné à la prison, — évidemment en compensation des cinq gardes des sceaux prévaricateurs, concussionnaires et escrocs qui ne le furent point, — M. Dunikowsky, aurait inventé, paraît-il, un procédé pour extraire de l'or équivalant presque, en fait, à la vieille transmutation alchimique. En tout cas, on s'y achemine, et la fabrication industrielle de l'or ne saurait plus tarder longtemps. Nos mystagogues du profit vont pouvoir s'en repaître à plein ventre. M. Léon Daudet nous donne cependant le sage avis d'avoir à nous pourvoir d'un étalon monétaire moins menacé. Quoi qu'il en soit, et malgré les experts en catastrophes et les mandarins figés qui crient à l'abomination de la désolation, il faudrait profiter de cet événement providentiel pour instaurer un moyen d'échange moins favorable au parasitisme bourgeois et à l'usure capitaliste. (Pour ma part, depuis trente ans, j'en ai indiqué quelques-uns.) En vérité, ce ne serait pas une solution à la Crise, matériellement insoluble, ce ne serait pas définitivement tout, comme le présument certains utopistes ; mais ce serait provisoirement quelque chose. Et un enseignement.

La bolchévisation par l'extension du capitalisme ne s'effectue pas seulement avec les cartels, les holdings, le gigantisme industriel et financier. Plus rapidement encore, peut-être, par ceci, que prône le *néo* Marcel Déat : la collectivisation de l'argent par les caisses publiques. On ne saurait trop le redire : la seule Caisse des dépôts et consignations, notamment, a la gestion

de plus de cent milliards qui s'accroissent de plus de dix milliards par an. Formidable trésor de la démagogie, de la décomposition française, où puisent, aspirent à puiser toutes les cupidités.

L'énorme dette publique constitue aussi un communisme négatif non moins anémiant. D'ailleurs, elle n'eût pu atteindre l'ampleur catastrophique qu'elle a sans la rentomanie française et le concours des Caisses d'État.

Où nous en sommes, la démoploutocratie n'a plus qu'à faire ce que promet le sénateur Long, dictateur de la Louisiane et prochain compétiteur de Roosevelt aux élections présidentielles de 1936 : promettre de partager les richesses en confisquant les fortunes supérieures à quatre millions de dollars. Nous y allons.

Beaucoup plus que de fumeuses idéologies, c'est le capitalisme qui pousse l'État au totalitarisme. Cet État bolchévisant n'est-il pas déjà le plus grand capitaliste ? Étant le plus prodigue dispensateur de profits, il est le principal support du capitalisme, il est le capitalisme même. Surtout en démocratie.

Que le profit soit un puissant mobile. Je n'y contredis pas. Mais la haine et l'amour aussi. Et la nécessité. Le travail, l'action ne sont pas un but. Ils ont donc à être mesurés, réglés, pensés, bien plus qu'excités.

Sans le capitalisme, affirme-t-on, de gigantesques travaux utiles (percement d'isthmes, canaux, grands tunnels, chemins de fer, barrages, etc.) n'auraient pu être menés à bien. Voire... Le capitalisme est toujours un mauvais guide. Ce qu'on lui doit de mieux est à contre-temps ou à contre-sens. Au surplus, la nécessité est aussi une féconde excitatrice. Les constructions de l'antiquité

et du moyen âge sont aussi grandioses que celles de ce temps. Pourtant le génie de l'homme n'était pas stimulé par l'argent. Et, présentement, en Italie, le dessèchement des marais Pontins, notamment, et même en Russie... Quoique les ignobles préjugés bourgeois ne puissent l'admettre, il y a d'autres mobiles, et plus humains, que le profit. Ce sont ceux-là qu'il faut rétablir et exalter.

La plupart des prétendus « progrès » dont nous sommes si infatués et qui proviennent de ce *dopage* par l'argent sont destructeurs, abrutisseurs ou pourrissants. Les « manœuvres de laboratoires », avec une inconscience sociale que, seule, explique leur manque total de direction spirituelle, s'acharnent à multiplier ces découvertes sensationnelles et... désastreuses.

En ce qui affecte plus directement le mental, journaux, cinéma, radio, haut-parleurs, demain télévision, etc., y a-t-il eu jamais pires procédés pour fanatiser, crétiniser, détraquer les masses, d'armes plus terriblement efficaces d'oppression spirituelle ? Par là aussi le capitalisme nous conduit au gréganisme soviétique. Et, en y réfléchissant, on s'étonne moins que tant de fameux manipulateurs d'intégrales, de cornues et de cobayes aient quelque pervers penchants pour le termitisme bolchévik, odieuse négation de l'intelligence, de l'indépendance et de la personnalité humaines.

Cependant, dans notre chaos dont il fut l'un des principaux artisans, le capitalisme, ainsi que certains poisons et bacilles, ne laisse pas d'exercer encore une action homéopathique palliative dans les cas immédiatement mortels, comme, par exemple, l'invasion. Et pour cela il convient de ne pas trop précipiter sa chute inéluctable, à tout le moins tant que la France sera rongée par le cancer démocratique qui l'exténue et ne lui laisse que cette seule arme.

PARENTHÈSE :
APOLOGIE DES MARCHANDS DE CANONS

Les traîtres et les crétins du pacifisme menteur dénoncent les « marchands de canons » comme fauteurs de guerre. Ce qui implique que, de l'âge de pierre jusqu'à la bataille de Crécy, la paix n'aurait jamais été troublée, alors que, contrairement à cette énorme sottise, la guerre fut toujours générale et constante. Hormis quand le soldat victorieux imposait une paix précaire. Et, présentement, quand nous jouissons de quelque période d'armistice, nous le devons aux armements qui nous permettent de tenir en respect les hordes barbares.

Sans doute est-ce le moindre souci des marchands de canons, mais ce résultat vraiment pacifique n'en est pas moins obtenu, plus sûrement que par tous les pactes et surpactes. Évidemment, comme tous les capitalistes, ces industriels ne s'attachent qu'au profit, qu'il soit tiré de la misère, de la souffrance ou du sang. Mais c'est la loi de la jungle capitaliste.

Il n'est donc pas absurde de supposer qu'à l'occasion, pour faciliter de fructueuses affaires, ceux-là sauront mettre en lumière les dangers qui nous menacent. Mais n'est-ce pas une chance pour nous ? Se prémunir contre un mal éventuel n'est nullement le provoquer. Plus que d'autres, les peuples qui ont tendance à s'abandonner, les démocraties acéphales ont besoin d'être avertis sans ménagement, fût-ce en agitant des épouvantails.

On ne saurait trop le répéter, nos désirs et nos répulsions, s'ils ne s'accordent avec l'ordre des choses, ont bien peu de part dans la production d'un fait social normal aussi général et constant que la guerre. Elle est l'exutoire dépuratif, salubre de l'anarchie. Ce ne sont pas les rebouteurs et les pharmaciens, je veux dire les

marchands de canons, mais nous-mêmes qui la suscitons inéluctablement dans la mesure où nous participons aux divagations pacifistes, à la politiquerie, à la mendicité électorale, où nous nous faisons complices plus ou moins intéressés de la gabegie et des escroqueries parlementaires, de la mercantaille capitaliste, où nous favorisons la vénalité de la presse et toutes les prostitutions pourvu qu'elles nous amusent, nous flattent, et nous dispensent de réfléchir et de vouloir virilement.

La clarté de l'intelligence est constructrice de positivité, et celle-ci a une propension incoercible à l'universalité, à l'ordre. Mais tout autre chose est l'internationalisme temporel, qu'il soit démocratique, capitaliste, matérialiste. Ses assises fragiles sont essentiellement métaphysiques. Cet internationalisme n'est que désintégration, désagrégation, en un mot désorganisation. Donc, résultat : guerre d'enfer. Il ne saurait y avoir d'unité organique que de l'esprit. Certes, pour une fois, les pacifistes ne sont pas dans l'erreur absolue en faisant grief à la grande industrie métallurgique de son internationalisme. Mais pourquoi alors, par ailleurs, considèrent-ils ce cosmopolitisme comme un élément de paix ? Par exemple, celui des mafias de partis et d'agiotage. Pourtant celles-ci sont beaucoup plus pernicieuses qui ne prospèrent que sur la ruine de la patrie.

Le profit ne connaît pas de frontières. Et dès lors qu'il est le mobile prépondérant, on ne saurait reprocher aux munitionnaires de n'en pas avoir d'autre.

Dans une conférence, copieusement documentée sinon solidement pensée, M. Paul Allard a prétendu nous révéler « la vérité sur les marchands de canons ». Mais il démontre surtout l'insanité des divagations pacifistes.

« On a pu dire, nous apprend-il, que la Société Hotschkiss avait joué, pendant la guerre, un rôle de premier plan. En effet, ses 100.000 mitrailleuses ont permis d'at-

tendre en temps utile l'arrivée de deux millions de soldats américains. Ne vous semble-t-il pas équitable de tenir compte, d'une part, à la Société Hotschkiss de cet effort de technique réalisé au moment où nos soldats n'avaient pour se défendre, selon la formule, que leurs poitrines ? Mais il y a la contre-partie : je veux dire l'immoralité des bénéfices de guerre réalisés par cette Société comme par les autres... N'y a-t-il pas là un fait monstrueux ? »

Voyons : Est-ce que le sol de la patrie et le sang de nos soldats ne passent pas avant tout ? Où le profit est immoral, la lâcheté et la trahison des défaitistes et des pacifistes sont criminelles. Aussi, ce qui est « monstrueux » par-dessus tout, c'est qu'on ait tant tardé à enrichir les marchands de canons. C'est que la racaille socialo-pacifico-maçonnique, détenant le pouvoir, durant les années qui précédèrent la guerre, ait préféré se gorger elle-même et se soit opposée au « militarisme » et aux armements. Un des leurs n'a-t-il pas reconnu qu'il eût suffi de deux mille mitrailleuses pour arrêter le Boche à Charleroi et finir la guerre aussitôt ?

Les responsables de l'atroce tuerie, de tant de dévastations — pas seulement matérielles — de tant de souffrances et de désordres consécutifs, les voilà ! Ce sont toujours les mêmes qui en ont à ce qui nous garde le mieux.

Un fait. Une canaille parlementaire. Au sujet des usines Poutiloff dont on assurait que la fameuse Internationale des métallurgistes avait concédé la direction à l'Allemagne, M. Paul Allard nous dit : « En janvier 1914, devant l'émotion du public français, Albert Thomas déposa une interpellation au cours de laquelle il accusa le Creusot d'avoir tout manigancé. Dans sa correspondance secrète, Isvolsky, ambassadeur de Russie en France, le confirme : « Albert Thomas a dirigé ses « attaques, non pas tant contre la Russie que le Creusot

« qu'il accuse d'agir, en accord réciproque, avec les
« grandes entreprises étrangères, comme Vickers et
« Krupp. »

C'est un mot d'ordre de trahison. M. O. Genouy, rédacteur à *La Vie Nouvelle*, n'a-t-il pas entendu, il y a cinq ou six ans, dans un meeting, un orateur S.F.I.O. souhaiter que les avions boches viennent détruire les usines du Creusot ? L'anti-France à l'intérieur vise toujours le même objectif : nous affaiblir, nous livrer.

Notre or, provisoirement seul avantage que nous ayons encore sur nos ennemis et dont les Français se laisseront démunir difficilement, peut nous valoir plus particulièrement les services éventuels des marchands de canons tutélaires. De là, sans doute, les attaques furi-bondes et qui semblent concertées dont ceux-ci sont l'objet.

Néanmoins, étourdimement, M. Paul Allard ajoute :
« Plus récemment, l'affaire Schaerer nous a appris que les procédés de certains marchands de canons sont, depuis la guerre, demeurés les mêmes. Schaerer, agent de trois grandes firmes américaines d'artillerie et de constructions navales, fut envoyé à Genève, porteur de nombreux millions, pour faire échouer la Conférence sur la limitation des armements... »

Si ce brave Schaerer a vraiment fait échouer une telle tentative, nous lui devons plus qu'une chandelle, car il ne s'agit jamais, dans la pétaudière démoploutocratique de Genève, que de « limiter » les armements de la France.

Dans ses *Mémoires*, M. Poincaré a affirmé que Charles Humbert, dans sa campagne « pour les canons et pour les munitions », était subventionné par les industriels de guerre. Et puis ?... Ignore-t-on que, pour le mal comme, d'aventure, pour le bien, la presse se fait payer ? Comme Poincaré, je ne crois pas que Charles Humbert était mû seulement par l'angoisse patriotique. Mais il n'importe :

on ne peut regretter qu'une chose, c'est que sa campagne ait commencé trop tard pour être vraiment efficace. Les propagandes de lâcheté, qui sont tout aussi vénales, à tout le moins chez les meneurs, ont des conséquences bien plus tragiques.

Les armements, même inutiles, ne coûtent jamais que de l'argent, la défaite nous coûterait l'existence nationale, et cela est irrémédiable.

Reconnaissons aussi franchement que les profitards de la sidérurgie ne sont pas les seuls à entretenir l'effroyable anarchie démoploutocratique dans laquelle nous paraissions nous complaire. Entre autres, il y a les marchands d'or-papier qui savent manœuvrer tout aussi bien les marchands de bobards. Et c'est bien là l'industrie de mort, non pas celle, comme on veut nous le faire accroire, qui contribue, pour quelque motif que ce soit, à la défense nationale.

Socialement, les marchands de canons sont ce que les fait notre déplorable démoploutocratie. Ils ne peuvent être autres. Avidité de profit, corruption : c'est tout le régime dont nous crevons.

Mais les armements n'amènent pas fatalement la guerre. En étant le palladium des nations pacifiques, ils l'évitent plutôt. Soyons donc en force. Même si, pour engager un peuple aveuli à en faire les frais, il faut arroser une presse mercenaire.

Ceux-là même qui se targuent d'être « européens », sinon sans patrie, accusent d'internationalisme les marchands de canons. Ne serait-ce point parce qu'exceptionnellement cet internationalisme nous est favorable ?

Le profit ne se peut contenir dans des frontières. C'est pourquoi le capitalisme est un dissolvant puissant du sentiment national et social. Rien n'y fera donc, pas même le capitalisme mitigé que nous promettent certains conservateurs. Un accapareur de blé affamera son

pays pour vendre plus cher à l'étranger. Un mercanti fera commerce d'un pain, d'une viande, d'un lait homicides pour soutirer quelques sous à la misère...

Tous les cosmopolitismes, le capitalisme compris, sont de décomposition. Malheur aux peuples qui ne sauront pas dorénavant s'en préserver ! C'est le plus terrible gaz asphyxiant. Par la psychose pacifiste qu'il suscite, par la trahison qu'il installe, il prépare les peuples trop riches à ne pas résister à l'invasion.

Il nous faut voir les choses comme elles sont et non comme nous souhaiterions qu'elles fussent, contradictoirement d'ailleurs.

Un peu avant 1870, fut fondée l'Internationale prolétarienne, la Ligue de la Paix bourgeoise, cependant que l'antimilitarisme s'affirmait. En 1913, les socialistes de même, il ne faut pas l'oublier, s'élevèrent véhémentement et efficacement contre « la folie des armements ». Je ne rappellerai pas encore ce qui en résulta. Concluons.

Le bon sens nous suggère actuellement de favoriser la prospérité des marchands de canons. C'est une des rares manifestations du capitalisme qui justifient encore celui-ci. L'argent que nous dépenserons à assurer notre vraie sécurité, non celle des « chiffons de papiers » et des grandiloquents discours, aura le meilleur emploi qu'il puisse avoir. Et d'autant mieux si cet or est pris sur celui qui est affecté aux stupres parlementaires, aux sportules électorales et même en indemnités de chômage. Ne vaut-il pas mieux fabriquer des obus, des fusils et des pièces d'artillerie inutilisés que de s'acharner dans une fainéantise et une mendicité dépravantes et de se laisser abrutir par les démagogues et les « objecteurs de conscience » des Loges et du Front commun ?

Dernièrement, *L'Humanité*, battant le record de l'ignominieuse et stupide démagogie, publiait en manchette :

« Le gouvernement réclame deux milliards sept cents millions pour la construction d'un nouveau cuirassé et de quatre cents avions... De quoi servir une allocation de douze francs par jour pendant un an à six cent mille chômeurs ! » — « En cinq ans, plus de « cent milliards « ont été affectés à la défense nationale. » (Daladier). Quinze milliards eussent suffi pour verser seize francs par jour à cinq cent mille chômeurs pendant ces cinq ans. »

On se demande vraiment comment cette arithmétique d'orang-outang peut être prise en considération par des prolétaires non complètement abrutis, et même par des hommes-chiffres comme M. Langevin, des hommes-sophismes comme Alain ou des hommes-phrases comme M. André Gide. A ce degré, la bêtise devrait être traitée comme le pire des crimes.

Un riche pays comme la France est naturellement l'objet de toutes les convoitises. Il vaut mieux satisfaire à celles qui ne s'adressent qu'à son argent qu'à celles qui visent son sol et sa propre existence.

Certes, un régime d'ordre ne supporterait pas plus les trafics des munitionnaires que le banditisme politico-financier. Mais cela est une autre histoire future. Pour le présent, qui n'est pas d'un jour, les marchands de canons restent notre principale sauvegarde et celle aussi de la plus haute civilisation. Sans eux, le monde ne tarderait pas à être dominé et ravagé par la pire barbarie.

Toutefois, avec l'introduction de la terrible guerre chimique et biologique, il est malheureusement à présumer que le concours des marchands de canons ne sera plus aussi décisif. Ce sera la guerre à bon marché, et il y aura lieu de le regretter.

Il faut tenir compte enfin que, par leur réaction plus ou moins vigoureuse et efficiente contre le profit, les États totalitaires, s'ils ne fondent pas un ordre matériel impossible, exaltent au plus haut degré un des éléments

conditionnels de l'organisation : le sentiment national et social. Ce qui leur permettra de socialiser leur industrie de guerre. L'or et les profits des marchands de canons joueront donc un moindre rôle dans les prochains conflits. Les démocraties pacifistes n'auront pas à s'en réjouir.

Plus que jamais, pour maintenir la paix, il faudra une discipline et une volonté d'acier.

L'UTILE, ÉLÉMENT DE SOCIOCRATIE

La « Crise » restera heureusement insoluble tant que nous ne nous déprendrons pas de ce qui l'a produite et de ce qui la développe. Il faut, coûte que coûte, se désintoxiquer.

Il ne suffit pas de dire que la démocratie est le mal si l'on persiste à croire qu'économiquement elle est nécessaire.

Il n'y a production de richesse économique que par le travail — manuel et intellectuel — de l'être intelligent et actif, l'*homo faber*. Le capital n'est qu'une chose, un instrument inerte. Il n'est, il ne vaut que par le travail générateur qui le développe et l'aménage.

Les corporatistes fascistes disent bien que le capital doit être l'esclave du travail et non son maître. Mais le travail doit être dans la dépendance de sa fin sociale, l'utile.

Le capitalisme n'est que le capital-esclave usurpateur. Cette abusive prélibation sur le produit du travail humain qu'est l'usure ne cesse d'accroître le nocif pouvoir du capitalisme. Il ne saurait donc se régler et se limiter spontanément. Tout le pousse aux excès pour grossir toujours plus ses bénéfices. D'où déséquilibre,

dénaturation de la production, parasitisme, asservissement du travail, de l'humain à l'instrument, subordination monstrueuse de l'utile, du vital, du social à l'argent, détraquement irrémédiable de nos meilleures civilisations...

On ne subordonnera définitivement le capital au travail, l'outil à l'homme, on n'éliminera le parasitisme, on n'assurera la prééminence ordonnatrice de l'utile positif qu'en procédant à l'extinction systématique du capitalisme. Et cela ne se fera pas d'un coup. Les révolutions profondes ne s'opèrent qu'avec l'aide du temps. Les révoltes d'un jour ne modifient que les modalités et ne changent que le personnel ou le vocabulaire.

Que, présentement, au bord de l'abîme qu'il creuse devant nous, le capitalisme ait encore des défenseurs, cela serait inconcevable si l'on ne savait que l'instinct primitif de l'homme le porte toujours à résister au positif. Misonéiste et utopiste à la fois, sa prédilection va au fabuleux, au mensonge du miracle et de la magie. Cela ne demande aucun effort mental et moral. La nécessité seule ramène au bon sens, au réel, à l'utile, parfois un peu brutalement. Par les révolutions et les guerres.

Fascisme, rooseveltisme, nazisme, soviétisme tentent timidement l'élimination du profit, et cela suffit à relever leur *tonus* social. Mais ils ne vont pas aux racines de l'erreur. Qu'ils se réclament du christianisme, du paganisme ou d'un athéisme métaphysique, le matérialisme essentiel de leurs conceptions les conduit à n'agir qu'en surface, localement, sur les effets locaux.

Un des plus fermes critères du positif, c'est l'utile. De plus en plus élargi, approfondi et conscient. Si donc, présentement, nous assistons au gaspillage d'une folle

surproduction d'inutilités souvent pernicieuses amenant le chômage et la misère, c'est que les principes qui nous commandent sont chimériques. Et insensés nos désirs.

Alors que la surproduction de camelote, la pénurie et la disette sont favorables au profit, l'utile s'exprime dans la qualité et l'abondance.

L'utile, c'est le positif. Le profit, au fond, c'est la chimère, c'est le jeu. Or, tous les joueurs sont superstitieux. Les loteries, les matches, la spéculation financière, les élections, non moins que le cinéma, la T.S.F., la presse sont de formidables moyens d'abrutissement.

L'utile est essentiel à la positivité. Le relatif sera donc toujours l'indice de l'action morale comme de l'idée vraie. Dans l'universel, l'homme social doit être la mesure de toute chose ; et donc, en politique : pour le Français, la France.

Les idées positives ne peuvent qu'être coordonnatrices et unifiantes, alors que les entités de l'absolu, toutes les fictions sont antagoniques et dispersives.

Le fait brut, abstrait de ses relations avec les faits qui le précèdent et ceux qui le suivent, n'est pas, quoi qu'en disent les « réalistes », la réalité. Il n'a aucun sens social. L'aversion pour le réel est donc une manifestation de la paresse mentale originelle de l'homme. Et donc tous les sectarismes, tous les conformismes, toutes les dévotions, toutes les « pratiques ».

C'est par faute de positivité que le mal semble unique et le bien multiple. Là est la source des divagations, essentiellement métaphysiques, des réformateurs légaux ou révolutionnaires.

Les divagations démocratiques ne sont qu'une extension logique des divagations métaphysiques, lesquelles sont l'émanation directe des fictions magico-théologiques. Leur unique origine se décèle par leur commune horreur du réel, de l'utile social, du positif. Il faut que ce procès lamentable mais nécessaire de notre humanité pantelante s'achève enfin par une condamnation sans appel. La France sera l'initiatrice de la reviviscence qui en résultera ou la civilisation occidentale sombrera. Et pour accomplir cette mission, il lui faut être forte, — par les armes et par l'esprit.

L'incohérence des idées, l'indiscipline des actes, le pacifisme imbécile des Français d'aujourd'hui proviennent à la fois d'un souci de sécurité personnelle, de niaiserie, d'ignorance, d'une avidité de grippe-sous et, avant tout, surtout, d'une horreur malade, incoercible, de l'effort mental. Ainsi, lamentablement dépourvus de tout esprit critique, nous accueillons avec empressement les plus grossiers mensonges qui dispensent les stupéfiants voluptueux, encore que léthifères. D'où la saugrenue et nocive hostilité à toute théorie et toute doctrine. On conçoit aisément que la politicaille « réaliste » y pousse, car elle n'ignore point que son succès est assuré quand elle invoque l'*action* facile et la *pratique* bénéficiaire.

Pour être sordides, il semble que les absurdes illusions de la bourgeoisie française n'en soient que plus tenaces. Celle-ci ne parle-t-elle pas et n'agit-elle pas comme si devait lui être réservé jusqu'à la fin des siècles ce qu'elle prend pour la marque de l'élite : le monopole du parasitisme, de l'existence d'ostentation luxueuse, en bref des plus gros profits ? Si, malgré ses diplômes alimentaires et son infatuation concomitante, elle était capable de s'affranchir un instant de son égoïsme et d'avoir quelque vue d'ensemble, elle se rendrait

compte que la fantasmagorie capitaliste se dissipe rapidement et que la débâcle est toute proche, — ne serait-ce que par l'écroulement des monnaies et les banqueroutes d'États.

Hormis les décérébrés, qui ne voit de quelle force vitale se revigorent les nations qui tentent de subordonner le profit au salut de la patrie ? Et non, entendons-le, parce que le profit est injuste ; mais parce que, chimérique, non positif, ennemi de l'utile, il n'engendre que misère, abrutissement et désordre.

Au demeurant, toute tendance à la mécanisation, à la matérialisation du social, énerve, anémie ou détraque l'ordre organique, met obstacle à son développement. Surtout lorsqu'elle est le fait d'une oligarchie de classe. Aussi bien, est-ce en s'attaquant à cette oligarchie, c'est-à-dire au capitalisme, que certains États réussissent, à tout le moins temporairement, à ranimer le sentiment national et social, suprême condition de l'indépendance réelle. Car il n'y a pas de patriotisme sans abnégation. Les adjurations baveuses d'un Flandin ou de tout autre avocat du staviskysme que les actes démentent peuvent bien aggraver l'obsession morbide du profit, mais non persuader de l'utilité profonde du sacrifice.

Le capitalisme est beaucoup plus un sentiment pervers, une idée confuse qu'une pratique vicieuse. Une réaction doctrinale seule peut donc le vaincre. Or, la doctrine saine qu'il y faut ne sera accessible aux masses, comme toutes les grandes vérités salutaires, qu'éclairée par les fulgurantes lumières de la nécessité. C'est ainsi que surgira l'enthousiasme de la foi positive.

Lorsque l'homme est obligé par les dures et fécondes réalités de renoncer aux songes merveilleux qui le stu-

péfient, aux mensonges qui l'enchantent, il a un tel génie pour s'autoduper qu'il se convainc aisément y être déterminé par sa bonne volonté et sa lucide raison.

A travers toutes les déviations produites par les embûches naturelles et les impostures, l'épanouissement social reste la véritable fin de l'humanité, son terme positif. Et cela consiste surtout dans l'enivrement de la beauté pure, de la recherche, de la découverte utile, dans l'exaltation religieuse de la charité sincère et la joie du sacrifice consenti. Cet humanisme réel, base de la vraie civilisation montante, est irréductiblement incompatible avec la grotesque idolâtrie de l'argent. Il sera, il faut qu'il devienne désormais le signe irrécusable de l'élite dirigeante et enseignante.

Capitalisme implique profit. C'est seulement quand celui-ci s'est étendu aux professions libérales, intellectuelles et même sacerdotales, qu'il a conquis la toute-puissance du mal. Ces professions trop lucratives, quoique faciles et agréables, ne pouvaient qu'être d'autant plus encombrées. Tout le monde clerc, tout le monde pape et empereur ! Il n'y a qu'à écouter chanter le rossignol et à voter. Dans nos ténèbres sociales, sachons donc gré à la vertu médicatrice de la nature de faire crever de faim, et sans gloire, quelques scribouilleurs. Cela seul contient encore le délire. Si nous entendions cet avertissement congrument, nous y trouverions la solution de bien des problèmes, notamment ceux de l'école unique, de la désertion des campagnes, de la dénatalité, du chômage, de l'éducation, etc.

Le profit engendre toutes les trahisons de l'esprit, les pires. Sans lui, il n'y aurait plus ces soudaines conversions des prétendus intellectuels au mysticisme rentable et au bolchévisme, on délaierait la pornographie,

et les simulacres d'extravagances publicitaires. Sauf quelques microcéphales et dépravés dégénérés, le bon sens moral et l'intelligence, librement, s'efforceraient enfin au beau, au bien, au vrai positif.

L'autorité du commandement et de la persuasion ne sera pleinement respectée et obéie que si elle est manifestement dépourvue de convoitises, le moyen ne devant jamais se substituer au but. Aux époques d'enthousiasme et de foi, la simonie fut toujours judicieusement dénoncée comme le plus grand forfait contre l'esprit.

Le salaire du poète, du littérateur, de l'artiste, du savant, de l'apôtre ne saurait être que dans l'accomplissement de leur œuvre. Sinon c'est prostitution, avilissement. Les simoniaques sont toujours des imposteurs.

La gratuité des fonctions spirituelles est sélective et propulsive en même temps que directrice. Elle est donc une des lois de l'ordre. Il faudra s'y soumettre. *Dura lex, sed lex*, Messieurs...

Ainsi surgira et se formera la nouvelle et véritable élite des sacerdotesses de la nouvelle spiritualité positive, laquelle ne s'opposera jamais à l'erreur que par l'affirmation du réel constant et de l'utile humain, c'est-à-dire de la vérité.

Si éloignés que nous paraissions être d'une « réforme intellectuelle et morale » qui effectuerait « la régénération des opinions et des mœurs », nous ne devons pas en désespérer. L'agonie du capitalisme, la bienfaisante Crise, d'autres épreuves peut-être nous y disposeront mieux que de vaines exhortations ou d'éloquents homélies. A moins que notre démence soit vraiment incu-

nable. En ce cas, l'axe du monde se déplacerait, et ce serait l'anéantissement de la civilisation occidentale.

Ce n'est pas la violence qui jugulera le capitalisme. Laissons passer l'inéluctable typhon qui opérera les destructions qu'il y faut. Et substituons tranquillement, en nous-mêmes, chaque fois que l'occasion nous en sera offerte, la sagesse positive de l'utile à la chimère fangeuse, négative, désordonnée du profit. Action féconde de l'exemple par le haut. La victoire du chaos soviétique est certaine, mais elle sera temporaire. L'ordre est fait plus encore d'indépendance vivante que de concours. Et la société humaine ne peut se passer d'un minimum d'ordre. Mais ordre national, Patrie d'abord.

NOTES

DOCUMENTS ET COMMENTAIRES

ROOSEVELTISME BELGE

Dans un pays qui ne devait son équilibre qu'à l'importation de ses objets de consommation et à l'exportation de sa production, il semble bien que l'économie dirigée du rooseveltisme qui aboutit à l'autarchie soit une funeste absurdité.

Mais, par Demos, Ploutos conduit la barque des États à la gaffe. La Belgique a cru devoir nous en offrir encore un exemple. Le chef du gouvernement, M. Van Zeeland, est catholique et de droite. Pourtant, le concours des socialistes ne lui manquera pas. En effet, ceux-ci se sont manifestés comme les plus zélés défenseurs des banques. Car, on l'entend bien, c'est de cela qu'il s'agit surtout. *Le Temps* lui-même, thuriféraire de la même chapelle, en convient : « Comme en Angleterre et aux États-Unis, l'intérêt général qui exigeait pour les épargnants et les travailleurs, c'est-à-dire l'immense majorité de la nation, la sauvegarde de la monnaie, a été sacrifié à l'intérêt particulier des établissements financiers qu'une politique imprudente [de l'exagération du profit] avait acculés à une crise dangereuse. »

Et ce n'est pas la Belgique seulement qui est en jeu. Par toutes les voies de la purulence parlementaire, de la spoliation systématique, du conservatisme encroûté, de la dictature, de l'honnête monarchie constitutionnelle, de la paix pacifiste et de la guerre..., de toutes façons enfin, la civilisation capitaliste est propulsée irrésistiblement vers l'abîme bolchévik. Rien ne peut l'empê-

cher. Au contraire, chaque cran descendu nous y précipite un peu plus.

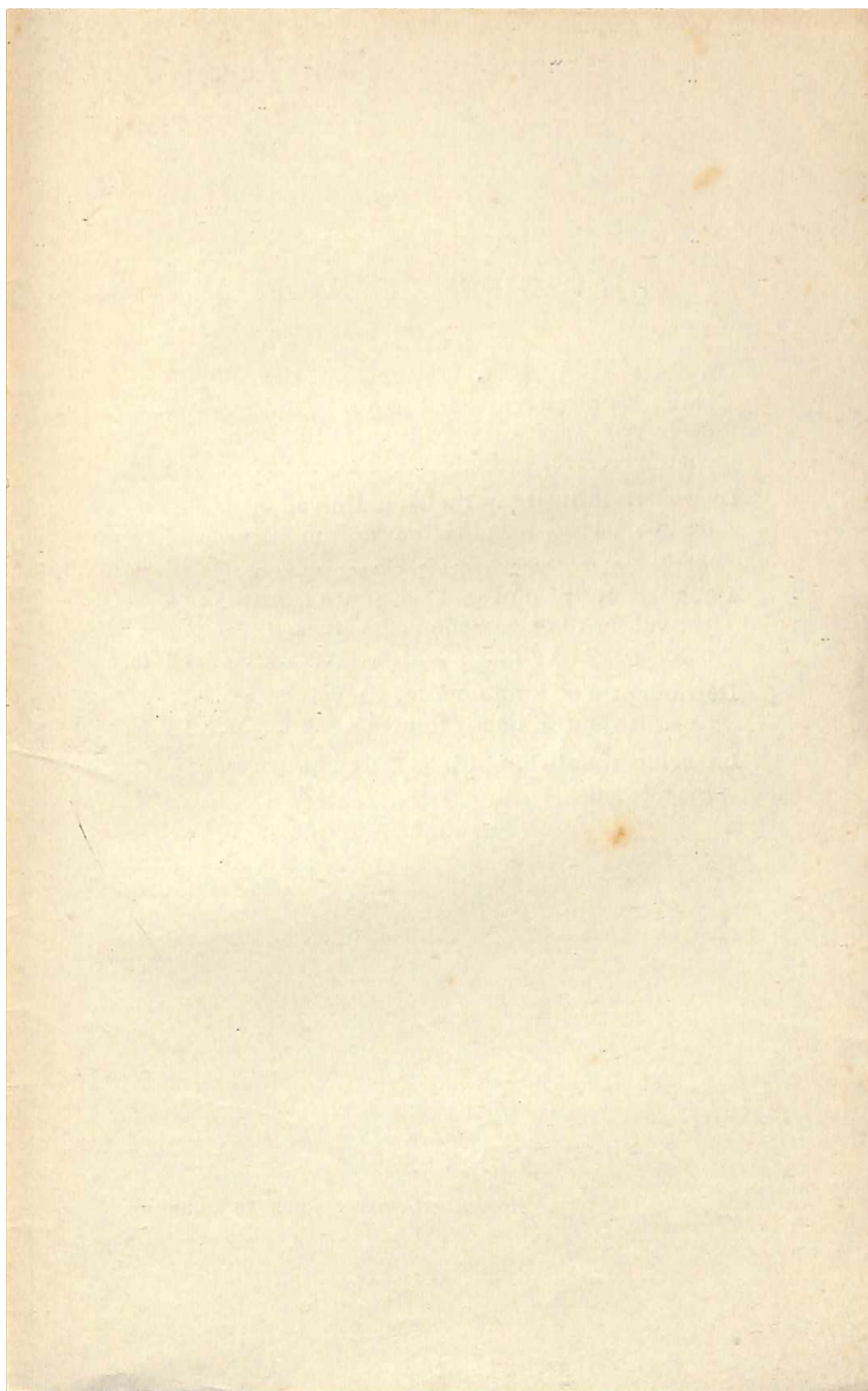
Seuls, s'en relèveront les peuples qui auront eu le courage de s'arracher au délétère somnambulisme de rêves, de mirages et de fictions égocentriques où ils sont plongés pour se munir des ceintures de sauvetage et des parachutes que sont le réel constant, l'utile général et le relatif universel. Lesquels constituent l'humanisme positif dont l'expression la plus accessible et la plus immédiatement reconstitutive est la famille et la patrie. Ce qui comporte, non des phrases grandiloquentes, mais une effective réaction contre les puissances de dissolution : légisme, parlementarisme, démocratie, capitalisme, matérialisme, etc...

HITLER OU STALINE ?

Tremblant pour leur trop chère sécurité — dividendes et digestion garantis — des Français exagérément moyens s'avisent qu'il ne suffit pas d'être les vassaux de l'Angleterre et que, pour plus de sûreté, il siérait peut-être d'élire un deuxième maître : Hitler ou Staline.

Le scandale, c'est de voir les autorités spirituelles certifiées prendre part à ces honteux débats. Si, par exemple, M. Louis Bertrand (de l'Académie française) et Jules Romains, flanqués des jésuites, tiennent pour Hitler, des chrétiens arborent un labarum orné de la croix, de la faucille et du marteau, cependant que 90 élèves de l'École normale supérieure manifestent qu'ils redoutent beaucoup plus d'être soldats et de se battre que d'être asservis...

Mental, moral et religieux, c'est là un terrible syndrome de décomposition et de décrépitude.



DERNIERS OUVRAGES

- Un maître : Auguste Comte. Une direction : Le positivisme.** Un vol. in-18 jésus de IV-150 pages, 1921. (Librairie Ém. Blanchard.) 5 fr.
- Le positivisme dans l'action.** Un vol. in-16 de 460 pages, 1923. (Librairie Ém. Blanchard.) 10 fr.
- Pensées et préceptes d'Auguste Comte.** Un vol. in-18 de XIV-268 pages, 1924. (Bernard Grasset, éd.) 12 fr.
- Démocratie et Sociocratie.** Un vol. de 374 pages, 1930. (Éditions Prométhée.) 15 fr.
- La crise insoluble.** Un vol. de 204 pages, 1933. (Épuisé.)